

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Le volet en ligne

161 *Lectures*

N. Spehner

R. D. Nolane

R. Bozzetto

J.-O. Allard

P. Raud

170 *Écrits sur l'imaginaire*

N. Spehner

178 *Sci-néma*

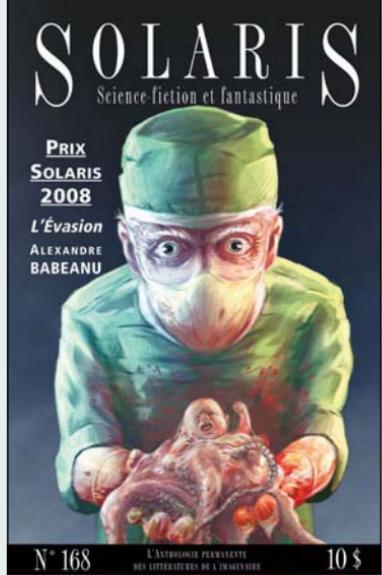
D. Sernine

C. Sauvé

N° 169

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec : 29,72 \$ (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 29,72 \$ (28,30 + TPS)

États-Unis : 29,72 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens, américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, 120, Côte du Passage, Lévis (Québec) Canada G6V 5S9

Courriel :

solaris@revue-solaris.com

Téléphone :

(418) 837-2098

Fax :

(418) 523-6228

Nom :

Adresse :

Courriel ou téléphone :

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 169 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 169 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne: janvier 2009

© Solaris et les auteurs

Lectures

Nathalie Prince (dir.)

Petit Musée des horreurs: nouvelles fantastiques, cruelles et macabres
Paris, Robert Laffont (Bouquins), 2008,
1100 p.

L'année 2008 aura été faste pour Nathalie Prince qui est maître de conférences en littérature générale et comparée à l'université du Maine (Le Mans, France). Après avoir publié son remarquable essai **Le Fantastique** (Armand Colin), elle co-dirige un recueil d'études, **L'Indicible dans les littératures fantastiques et de science-fiction** (Michel Houdiard), avec Lauric Guillaud, puis nous propose un beau cadeau de fin d'année, un **Petit Musée des horreurs : nouvelles fantastiques, cruelles et macabres**, une anthologie-pavé de 1100 pages.



Cette collection exceptionnelle regroupe plus d'une centaine de textes français et belges écrits entre 1880 et 1900, période dite « décadente » propice aux névroses et aux monomanies suspectes, aux fantômes fétides, aux charognes exquises et autres fantasmes sexuels dégénérés. Au sommaire, on trouvera quelques récits bien connus d'auteurs célèbres comme Guy de Maupassant (deux versions de l'incontournable « Horla »), Jules Verne (« Fritt-Flacc »), Philippe Auguste de Villiers de l'Isle-Adam (avec entre autres l'admirable « Véra »), Jean Lorrain ou Marcel Schwob, mais aussi et surtout des trésors insolites et bizarres déterrés dans les journaux et les revues de l'époque, écrits par des écrivains parfois inconnus ou tombés dans l'oubli comme Jean Frollo, Lucien-Victor Meunier, Jules Lermina, Gaston Danville, Paul Arène et cie. Dans sa préface, intitulée « Per retro : la littérature fantastique des années 1880-1900 », Nathalie Prince souligne que la « décadence, transgressive, se caractérise par une force de démesure et d'irrévérence, s'apparente à une littérature des extrêmes, des monstres de l'outrance et de la surenchère ». Les différentes parties de l'ouvrage ont des titres plutôt explicites : fantômes, spectres et charognes, délires, névroses et folies douces, amours et désamours fantastiques, etc. Chacune

de ces parties est précédée de « curiosités », soit un extrait de presse de l'époque traitant de sujets macabres comme les crimes de Jack l'Éventreur, l'arrestation de nécrophiles, des apparitions de monstres ou de fantômes. Dictionnaire de plus d'une soixantaine d'auteurs de cette fin-de-siècle placée sous le signe de l'horreur et de la cruauté complète, c'est un volume original où l'on trouvera quelques perles rares de cette littérature fantastique d'époque, qui « puise dans les sujets les plus dégradants pour faire rayonner les plus grandes bassesses ainsi que les possibilités d'intenses voluptés qui passent par une tendance irrésistible vers le morbide et l'érotique », et qui permet de « déguster l'horreur comme un plat fajandé ».

Un beau livre, digne de figurer dans la bibliothèque de tout amateur du genre et dont les textes couvrent une période somme toute peu explorée de la littérature fantastique franco-belge.

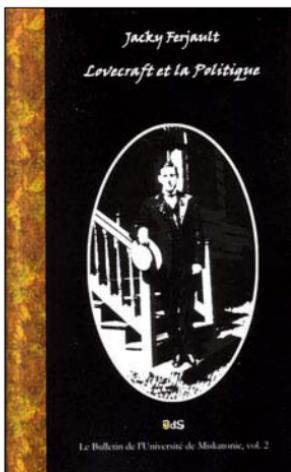
Norbert SPEHNER

Jacky Ferjault
Lovecraft et la Politique
 Paris, L'Œil du Sphinx (Le Bulletin de l'Université de Miskatonic 2), 2008,
 150 p. (Postface de Gérard Klein).

Depuis que Lovecraft est devenu un auteur connu, malheureusement après sa mort en 1937, l'image de lui retenue par le grand public est celle d'un homme reclus dans sa maison de Providence et vivant dans un univers personnel fermé sur lui-même, décalé et peuplé de cauchemars. Ce portrait guère flatteur, mais correspondant si

bien à l'image d'Épinal qu'on aime à se donner de l'écrivain de Fantastique « maudit », a été largement propagé par August Derleth, l'homme sans qui HPL n'aurait peut-être jamais connu sa gloire au moins posthume et qui fut son ami et son correspondant...

Le recueil de larges extraits de lettres présentés et commentés par Jacky Ferjault à partir des cinq volumes publiés par Arkham House vient quelque peu remettre en question ce portrait, c'est le moins qu'on puisse dire. On y découvre un Lovecraft bien plus à l'écoute du monde qu'on ne l'aurait cru. Le sommaire s'organise en sept chapitres abordant, dans l'ordre, la conception lovecraftienne du monde, les doctrines politiques, la politique intérieure des États-Unis (de loin le chapitre le plus fourni puisqu'il couvre un tiers du livre...), la politique extérieure des États-Unis, la Première Guerre mondiale, Hitler et la montée du fascisme en Europe et les relations entre les États-Unis et l'Asie. Bien sûr, ce n'est pas un Lovecraft débarrassé de sa



fascination pour certaines thèses d'extrême droite ou racistes qu'on va découvrir subitement ici, mais un homme évoluant au fil du temps vers nettement moins d'extrémisme politique et racial et faisant preuve d'une capacité à faire la part des choses bien plus importante qu'on aurait pu le croire. À la fin de sa vie, Lovecraft prétendra même être devenu « socialiste »... Ces chapitres sont suivis d'une postface éclairante sur les motivations et les angoisses de HPL, rédigée spécialement pour ce volume par Gérard Klein, « Lovecraft: un Marx du cauchemar ».

Voici donc un livre qui remet quelques pendules à l'heure. Il comble aussi une lacune pour l'amateur francophone de Lovecraft, car le volume de lettres publié en 1978 par Christian Bourgois n'était qu'une sélection puisée dans les deux premiers recueils Arkham House couvrant la période 1915-1926. Mais il se révèle également fort utile pour tous ceux qui n'auraient pas opéré la traque patiente de Jacky Ferjault dans la série de chez Arkham House, laquelle, rappelons-le, ne présente qu'une partie de l'incroyable flot de lettres écrites par HPL.

Pour se procurer ce **Lovecraft et la politique**, à partir du Canada ou d'ailleurs, le plus simple est de passer par l'efficace librairie Atelier Empreinte (proche de L'Œil du Sphinx) en allant sur son site : <http://www.atelier-empreinte.fr>, rubrique « Lovecraft ». Prix: 16 euros (+ port 5,50 euros pour le Canada par avion).

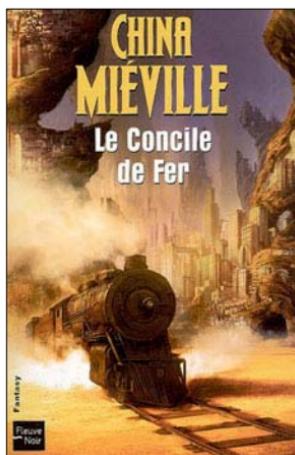
Richard D. NOLANE

China Mieville
Le Concile de fer

Paris, Fleuve Noir, 2008, 560 p.

China Mieville commence à être connu en France, où cet ouvrage est le quatrième paru au Fleuve Noir. Ce romancier anglais de trente-cinq ans a déjà reçu le prix Arthur C. Clarke et le British Science Fiction Award. **Le Concile de fer** a lui aussi obtenu le prix Arthur C. Clarke en 2005, et il permet à l'auteur de poursuivre l'exploration de l'univers inimitable qu'il a posé dans **Perdido Street Station** et **Les Scarifiés**.

On ne présente plus ici la Nouvelle-Crobugzon (une ville-État sur une planète improbable), mais on en montre une période, celle où se construit, comme aux USA dans les années 1890, une ligne de chemin de fer entre Nouvelle-Crobugzon et... on l'ignore car le train reviendra à son port d'attache. On retrouve dans cet ouvrage les populations humaines et alien (cactées géantes, oiseaux dressés, golems) sans compter les esclaves et les zombies. Dans cette ville-État, le maire,



appuyé par la Milice qui possède des pouvoirs surnaturels, règne en despote. Sans oublier une guerre contre un état voisin et ses sorciers. Des groupes de rebelles passent par divers stades : de la lutte par les pamphlets aux actions violentes. Ces terroristes urbains tentent de rejoindre les ouvriers du chemin de fer afin de prendre en charge le train, le fameux concile de fer. Ils sont poursuivis par la milice et arrivent à rentrer à Nouvelle-Crobuzon pour aider une tentative de révolution, qui est maîtrisée, mais on sent bien que la lutte continue.

Le roman est construit sur des lignes de fuites et de poursuites qui n'ont rien de gratuit. Ce qui se lit, c'est une révolte contre les pouvoirs légitimés par des votes truqués et appuyés sur la force des miliciens. Ce qui se voit, ce sont des images insolites et enthousiasmantes du train devenu une communauté de type *flower power* avant le combat.

China Mieville montre dans ses textes une passion pour les aspects de la politique, dans une perspective révolutionnaire de gauche vivante et trotskiste non austère. Ses ouvrages ne relèvent pas d'un genre précis : ils utilisent aussi bien les thèmes de la SF (planète étrangère, présence d'aliens) et ceux de la fantasy avec ces monstres bien que ce soient des mi-hommes mi-artefacts chimériques fabriqués par la justice au titre de peines. Un univers foisonnant, incomparable, enchanteur et lyrique.

On peut lire une interview de l'auteur au <http://www.cafardcosmique.com/China-MIEVILLE-Monstres-Merveilles>.

[RB]

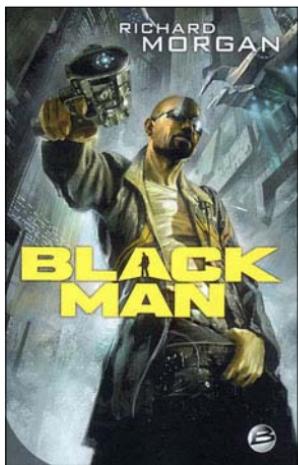
Richard Morgan

Black Man

Paris, Bragelonne, 2008, 580 p.

Né en 1965 en Angleterre, Richard Morgan appartient à la seconde vague des romanciers cyberpunks qui utilisent des trames policières, des planètes et des résultats de nanotechnologies pour construire des hommes supérieurs dont on a du mal à se débarrasser. On reconnaît les thématiques de Gibson, Pat Cadigan, Bruce Sterling, bref tous les auteurs des années 80 que Richard Morgan a fréquentés assidûment, de même qu'il a vu les films comme **Blade Runner** ou **Le Cinquième Élément**, entre autres.

Les éditions Bragelonne ont publié **Carbone modifié**, son premier roman qui mêle les différents genres du cyberpunk anglais, et a obtenu le prix Memorial Philip K. Dick en 2003. **Black Man**, qui reçoit cette année le prix Arthur C. Clarke, reprend un certain nombre des mêmes éléments. Une enquête sur des meurtres, liés à la difficulté de s'échapper de Mars dans un vaisseau, où un individu s'éveille bien longtemps avant l'heure et où l'on est obligé de devenir cannibale pour survivre le temps du trajet Mars-Terre, aux vitesses actuelles. Des scènes de boucherie et de violence. Des complots qui mêlent plusieurs « agences », de type CIA en plus tordu, qui font appel à un homme supérieur, une « variante treize » au premier abord totalement cynique, afin de pourchasser le « cannibale », lui aussi un homme modifié. Le tout dans des USA qui n'existent plus, où la Floride est devenue « Jesusland », où d'autres États se sont reconfigurés



en nouvelles entités spatiales, comme la Bordure et autres. On y rencontre des hommes câblés, des malfrats de toute sorte, des esclaves sexuelles produites avec des gènes de bonobos, ces singes si affectueux et toujours sexuellement disponibles...

Ce techno thriller, roman policier d'un futur possible, est écrit avec une fougue à la Dantec, mais sans tomber comme Dantec dans la diarrhée verbale et l'extrême droite. Une écriture cinématographique, avec des plages de commentaires en action sur le sens du futur, agrémentés d'une histoire d'amour émouvante. Un roman qui vous transporte. [RB]

George R. R Martin, Gardner Dozois et Daniel Abraham

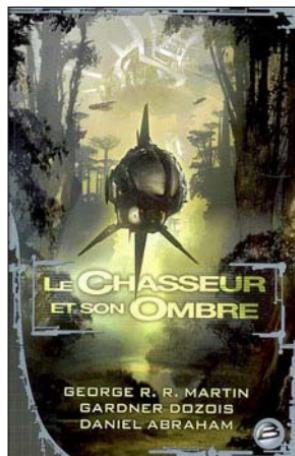
Le Chasseur et son ombre

Paris, Bragelonne, 2008, 310 p.

Trois auteurs pour un texte, c'est presque un record ! Mais ce roman, au titre original de **Hunter's run** (2004), est une sorte de chef-d'œuvre, une variante originale d'un thème archiconnu de la SF, le clonage.

Nous sommes dans un univers où des ET, les Enye, ont permis aux hommes d'essaimer dans l'univers. Sous leur contrôle, ils les placent dans des endroits inhospitaliers où ces hommes survivent et mettent en culture ou en exploitation les ressources du lieu. Comme les latinos immigrés qui servent pour les travaux lourds et sales les riches étasuniens. Un de ces colons, Ramon, d'origine mexicaine, est devenu prospecteur. Après un crime, il est obligé de quitter les lieux et, sans le savoir, il démasque une colonie d'ET d'une autre espèce pourchassée par les Enye, qui le capturent et, après lui avoir coupé un doigt, forment un duplicata. Ramon s'échappe et l'un des ET, ainsi que le duplicata, se lancent à sa poursuite. Après quelques péripéties, Ramon et son duplicata s'enfuient, puis le duplicata tue Ramon et prend sa place. Il retourne à la ville où il est mis en prison, puis sauvé par un faux témoignage.

Le roman vaut par deux éléments : d'une part les hommes sont comme du bétail pour les Enye, mais ce n'est



pas nouveau, sauf la comparaison implicite avec les immigrants latinos. D'autre part la poursuite d'un humain par son duplicita, le meurtre de l'original par le duplicita et le fait qu'il prenne sa place avec les mêmes passions, les mêmes haines et le même comportement.

Un traitement SF du thème de l'ombre qu'ont si bien illustré les récits romantiques comme « L'Ombre », de Hans Christian Andersen.

Roger BOZZETTO

Stephenie Meyer
Les Âmes vagabondes
 Paris, Lattès, 2008, 617 p.

Les Âmes vagabondes est la traduction française de **The Host**, premier roman s'adressant à un lectorat adulte de l'auteure états-unienne Stephenie Meyer, connue internationalement pour sa série pour adolescents **Twilight** (**Fascination** en français).

Première publication SF d'une auteure de fantastique vampirique, **Les Âmes vagabondes** est d'une facture très classique, voire plutôt clichée. La paix et l'ordre règnent sur la Terre depuis quelques années. Des organismes extraterrestres parasitiques hyper évolués, se nommant eux-mêmes des « âmes », ont pris le contrôle de la planète en s'infiltrant incognito parmi les humains. Ces grégaires et altruistes *aliens* ont évidemment envahi la Terre pour « sauver » une espèce qui se vouait elle-même à l'extinction. Pour se faire, ils se sont insérés à la base du crâne des humains pour se connecter à leur système nerveux – déjà vu, quelqu'un ? – et prendre ainsi le contrôle de leur corps, anéantissant,

par la même occasion, toute trace de la personnalité de l'hôte.

Au moment où se déroule l'histoire des **Âmes vagabondes**, l'invasion est déjà terminée. Dans ce meilleur des mondes ne restent plus que quelques humains rebelles ayant réussi à éviter les pièges des Traqueurs, sortes de chasseurs de tête dont le but est de dénicher les insurgés pour qu'on leur implante une âme. Parmi ces humains se trouvent Melanie, son jeune frère Jamie ainsi que Jared, le beau mâle ténébreux à la mâchoire carrée de service, dont Melanie tombera bien évidemment follement amoureuse.

Le récit des **Âmes vagabondes** s'ouvre alors que Melanie est poursuivie par des Traqueurs. Puisqu'elle se sait perdue, elle décide de se suicider en se jetant du haut d'une cage d'ascenseur, préférant la mort au sort que lui réservent les âmes. Elle survit toutefois à la chute, mais est grièvement blessée. Les Traqueurs se saisissent d'elle et la ramènent à un centre de soins où un Soigneur lui insère Vagabonde, une âme expérimentée ayant vécu diverses incarnations sur plusieurs planètes, pour qu'elle trouve, cachée dans les souvenirs de Melanie, l'information qui pourra les mener jusqu'aux autres rebelles.

Toutefois, tout ne se déroule pas comme prévu puisque la personnalité de Melanie n'a pas été complètement éradiquée. Il semble même que celle-ci devienne de plus en plus forte. Vagabonde, tiraillée entre l'obligation de respecter la volonté de son espèce et l'influence croissante de Melanie, décide finalement de partir et de rejoindre Jared et Jamie. L'accueil qu'on lui ré-



serve n'est toutefois pas celui auquel elle s'attendait...

Si on se doit de reconnaître le succès – sinon critique, du moins commercial – de la série *Twilight*, on ne peut s'empêcher de constater que le passage de Stephenie Meyer du roman pour adolescents au roman pour adultes ne se fait pas sans accrocs. Les assises science-fictionnelles des **Âmes vagabondes** peuvent sembler, à première vue, relativement intéressantes bien que peu originales. Or, il appert rapidement que la SF n'est qu'un prétexte pour nous passer une petite histoire d'amour sans grand intérêt. Les personnages sont unidimensionnels – quoi, en effet, de plus désagréable qu'un personnage féminin ne se définissant que par l'amour qu'elle voue à son homme ? –; le style est sans éclat et d'un sentimentalisme mièvre ; l'action, bien que plutôt soutenue, laisse trop souvent la place à d'impardonnable longueurs.

Le jeu entre les deux narratrices est sûrement l'aspect le plus intéressant

des **Âmes vagabondes**. L'auteure se sert de différentes polices de caractères pour indiquer au lecteur qui, de Vagabonde ou de Melanie, prend la parole. Cette dissociation de personnalité, d'abord parasitaire, puis commensale, aurait pu être le pilier central d'une excellente histoire. Malheureusement, c'est trop peu pour racheter les nombreuses lacunes du roman.

Un lecteur attentif aurait pu voir une indication de ce qu'allait être le roman dans la dédicace : « À ma mère, Candy, qui m'a appris que dans chaque histoire, c'est toujours l'histoire d'amour le plus important. » Cela lui aurait peut-être évité de terminer sa lecture avec la désagréable impression qu'on s'est un peu payé sa tête et de déposer, avec frustration, ce roman de SF à l'eau de rose au fond d'un tiroir, en espérant que les mites ne feront pas une indigestion.

Il est à noter que la fin des **Âmes vagabondes** laisse présager une suite ou le début d'une autre saga. Quel dommage.

Jérôme-Olivier ALLARD

John Scalzi

La Dernière Colonie

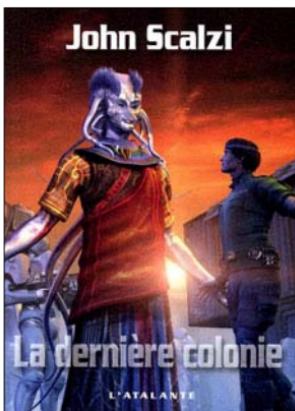
Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2008, 382 p.

Après *Le Vieil Homme et la guerre* (Solaris 163) et *Les Brigades fantômes* (Solaris 165), dont je me suis délectée, voici donc le dernier opus de la série, dans lequel on retrouve John Perry, Jane Sagan et... Zoé, la fille du défunt scientifique Charles Boutin, que John et Jane ont combattu dans *Les Brigades fantômes*. Petit rappel de

qui est qui: John est un fringant jeune homme de quatre-vingt-neuf ans : après soixante-quinze ans passés sur la Terre, il s'engage dans les Forces de Défense Coloniale (FDC), où il passe six ans comme soldat (grâce à un transfert de conscience dans un corps amélioré fabriqué avec son propre ADN) ; après plusieurs missions d'éclat, il gagne le droit de prendre une retraite de colon bien méritée, dans un corps jeune (mais non amélioré) sur la planète Huckleberry, où il vient de passer huit ans très paisibles comme médiateur du village. Jane est, quant à elle, une ex-lieutenante des Brigades fantômes, « fabriquée » avec l'ADN de la femme décédée de John, mais qui a sa propre personnalité. Elle aussi est désormais débarrassée de son corps ultra-performant, et coule des jours heureux et tranquilles avec John et Zoé, qu'ils ont adoptée après la mort de Charles Boutin, son père, et celle de Jared Dirac, le clone de son père. Le trio vit donc sur Huckleberry, petite planète où il ne se passe pas grand-chose, sinon des problèmes de chèvres et autres banalités. Une particularité cependant: Zoé est accompagnée en permanence

de deux compagnons Obins, Pirouette et Cacahuète, que le peuple obin a délégué auprès de la jeune fille, car ce peuple vénère Boutin, qui leur a offert la conscience (ce peuple en était totalement dépourvu, étant une création des Consus, une autre race extraterrestre, qui leur avait donné l'intelligence, mais pas la conscience), créant par cette action une guerre entre les Obins et l'Union Coloniale (UC). Aujourd'hui, l'UC et les Obins sont alliés, ce qui a permis à l'UC d'exploiter les recherches de Boutin et de créer finalement un implant de conscience (basée sur la technologie Amicerveau qui permet aux soldats des FDC de rester en liaison mentale permanente).

Mais le petit bonheur tranquille de la gentille famille est troublé lorsque le général Rybicki (un commandant des FDC ayant bien connu John et Jane) vient les trouver pour leur demander de diriger sur Roanoke une nouvelle colonie de deux mille cinq cents colons, provenant de dix colonies différentes. Ils acceptent, malgré l'étrangeté de la demande, et s'embarquent avec les deux mille cinq cents colons et beaucoup de matériel en route pour Roanoke. Malheureusement pour eux, dès le début, les problèmes s'enchaînent, dont un plus grand que les autres : ils se retrouvent complètement isolés, incapables de communiquer avec l'UC ou qui que ce soit, car ils ont tous été bernés. Roanoke ne se trouve pas là où l'UC leur avait dit qu'elle serait, ce qui fait que l'UC cache à tout le monde la position exacte de la nouvelle colonie, tout ça pour les protéger du Conclave, une organisation secrète composée de quatre cent douze races d'extra-



terrestres. Celle-ci a juré de détruire toute nouvelle colonie qui se formerait. Bien évidemment, John et Jane se doutent que ce n'est pas la seule raison pour laquelle l'UC a bravé ce danger et mis en péril la nouvelle colonie, qui doit survivre sans technologie avancée. Ils ont bien raison, et ils s'apercevront bien vite que leur entraînement comme soldats des FDC et des brigades fantômes leur sera très utile, et qu'ils n'ont pas été choisis pour des prunes.

Bien sûr, je sais que ce résumé est un peu long et compliqué, mais l'univers mis en place par Scalzi est assez complexe et plein de races diverses et variées, qui se font la guerre à propos de tout et de rien. Cette mise en contexte était donc indispensable. Que dire de plus, sinon qu'à l'instar des deux précédents volumes, j'ai eu beaucoup de plaisir à lire **La Dernière Colonie**, qui ne souffre d'aucun

temps mort. L'auteur y a inséré plus d'humour encore que dans les deux autres romans, et la verve de John Perry, ainsi que le manque de tact et de diplomatie de Jane Sagan (un souvenir de l'armée), m'ont très souvent arraché de grands sourires, voir même quelques éclats de rire. Avec de l'action, beaucoup d'action, et pas mal moins de réflexion que dans les deux précédents volumes, **La Dernière Colonie** est néanmoins une belle réussite de space opera. Cependant, je ne crois pas que je voudrais que l'auteur allonge la sauce plus encore. C'est pourtant ce qu'il semble vouloir faire en publiant en août dernier **Zoe's Tales** (Tor) dans lequel, si je ne m'abuse, la même histoire sera racontée du point de vue de Zoé... Et la fin de **La Dernière Colonie** me laisse songeuse car, vraiment, il y a là une ouverture flagrante sur une suite...

Pascale RAUD

Anticipation

Le 67^e congrès mondial de science-fiction

Les invités incluent :

- Neil Gaiman
- Elisabeth Vonarburg
- Ralph Bakshi
- David Hartwell
- Tom Doherty
- Julie Czerneda
- et plusieurs autres!

Événements :

- Galerie d'art • Masquerade
- Salle de commerçants
- Aires d'exposants
- Projections • Tables rondes et ateliers • Autographes
- Et beaucoup plus!

Les 6 au 10 août 2009
Palais des congrès de Montréal

www.anticipationsf.ca



par Norbert SPEHNER

Quoi de neuf à propos de la science-fiction, du fantastique et de la fantasy ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier de **Solaris**, « Sur les rayons de l'imaginaire », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects de vos genres favoris. La bibliographie est divisée en trois parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature fantastique et de science-fiction proprement dite, les monographies consacrées à un auteur en particulier et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

LITTÉRATURE

BAUMGARTNER, Holly Lynn & Roger DAVIS (eds.)
Hosting the Monster
Amsterdam, New York et al., Rodopi, 2008, x, 260 pages.

BOULD, Mark (ed.)
The Routledge Companion to Science Fiction
New York, Routledge, 2009, 560 pages.

BOTTET, Béatrice
Encyclopédie du fantastique et de l'étrange (L'Intégrale)
Paris, Casterman, 2008, 283 pages.

BOTTING, Fred
Gothic Romanced: Consumption, Gender and Technology in Contemporary Fictions
New York, Routledge, 2008, 223 pages.

BOTTING, Fred
Limits of Horror: Technology, Bodies, Gothic
New York, Palgrave Macmillan, 2008, 272 pages.

BRUNET, Mathieu
L'Appel du monstrueux: Pensées et poétiques du désordre en France au XVIII^e siècle
Louvain, Peeters (République des Lettres 32), 2008, 283 pages.



CALAND, Claire Fabienne
En Diabolie : Les Fondements imaginaires de la barbarie contemporaine
 Montréal, VLB, 2008, 222 pages.



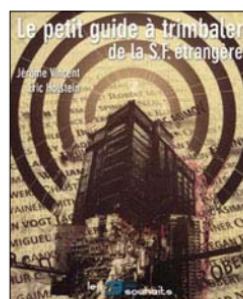
CASTONGUAY-BÉLANGER, Joël
Les Écarts de l'imagination : Pratiques et représentations de la science dans le roman au tournant des Lumières
 Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008, 372 pages.

DUFAYET, Nathalie (dir.)
Mondes imaginaires, dans *Otrante* 24
 Paris, Kimé, automne 2008.

FORTUNATI, Vita & Raymond TROUSSON (dirs.)
Histoire transnationale de l'utopie littéraire et de l'utopisme
 Paris, Honoré Champion, 2008, 1360 pages.
 Avec la collaboration de Paolo Spinozzi.

FOSTER, Michael Dylan
Pandemonium and Parade : Japanese Monsters and The Culture of Yokai
 Berkeley, University of California Press, 2008, 312 pages.

GUNN, James, Marleen S. BARR & Matthew CANDELARIA (eds.)
Reading Science Fiction
 New York, Palgrave Macmillan, 2009, 256 pages.



HIPKINS, Danielle E.
Contemporary Italian Women Writers and Traces of the Fantastic : The Creation of Literary Space
 London, Legenda, 2007, 229 pages.

HOLSTEIN, Éric & Jérôme VINCENT
Le Petit Guide à trimballer de la SF étrangère
 Paris, ActuSF (Les trois souhaits), 2008, 74 pages.

HUGHES, William & Andrew SMITH (eds.)
Queering the Gothic
 Manchester, Manchester University Press, janvier 2009, 256 pages.

JAMESON, Fredric
Archéologies du futur T.2 : Penser avec la science-fiction
 Paris, Max Milo (L'Inconnu), 2008, 288 pages.

JOURDE, Pierre
Littérature monstre : Essai sur la littérature moderne
 Paris, L'Esprit des Péninsules, 2008, 500 pages.

KATERBERG, William H.
Future West : Utopia and Apocalypse in Frontier Science Fiction
 Lawrence, University Press of Kansas, 2008, 304 pages.

NOACCO, Cristina
La Métamorphose dans la littérature française des XII^e et XIII^e siècles
 Rennes, Presses Universitaires de Rennes (Interférences), 2008, 286 pages.

PAGE, Max

The City's End: Two Centuries of Fantasies, Fears, and Premonition of New York's Destruction

New Haven (CT), Yale University Press, 2008, 280 pages.

PRINCE, Nathalie & Lauric GUILLAUD (dir.)

L'Indicible dans les littératures fantastiques et de science-fiction

Paris, Michel Houard, 2008, 236 pages.

ROSENBERG, Robin S. & Jennifer CANZONERI (eds.)

The Psychology of Superheroes: an Unauthorized Exploration

Dallas, BenBella (The Psychology of Popular Culture), 2008, vi, 259 pages.

SUMPTER, Caroline

The Victorian Press and the Fairy Tale

New York, Palgrave Macmillan (Palgrave Studies in Nineteenth Century Writing and Culture), 2008, xii, 254 pages.

SYLVOS, Françoise

L'Épopée du possible ou l'arc-en-ciel des utopies (1800-1850)

Paris, Honoré Champion (Atelier des voyages), 2008, 480 pages.

VOLPER, Charlotte & Jérôme VINCENT

Le Petit Guide à trimbaler de l'imaginaire français

Paris, ActuSF (Les trois souhaits), 2008, 63 pages.

WALLER, Alison

Constructing Adolescence in Fantastic Realism

New York, Routledge, 2009, xv, 220 pages.

WEST-SOOBY, John (ed.)

Nowhere is Perfect: French and Francophone Utopias

Newark, University of Delaware Press (Monash Romance Studies), 2008, vi, 252 pages.

WILSON, Sharon Rose

Myths and Fairy Tales in Contemporary Women's Fiction.

From Atwood to Morrison

New York, Palgrave Macmillan, 2008, 224 pages.

WHITE, Mark D. & Robert ARP (eds.)

Batman and Philosophy: The Dark Knight of The Soul

Hoboken (NJ), John Wiley & Sons, 2008, ix, 294 pages.

YOUNG, Elizabeth

Black Frankenstein : The Making of an American Metaphor

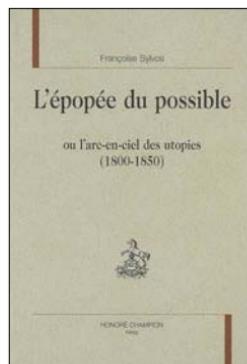
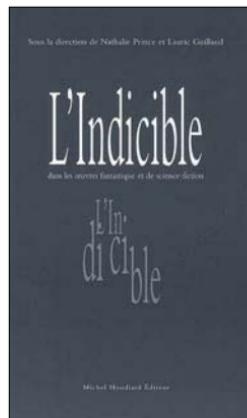
New York, New York University Press, 2008, 336 pages.

À PROPOS DES AUTEURS

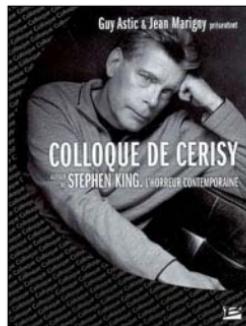
ALLEN, Graham

Shelley's Frankenstein

London, Continuum (Continuum Reader's Guides), 2008, viii, 140 pages.



ASTIC, Guy & Jean MARIGNY (eds.)
Autour de Stephen King : L'horreur contemporaine
 Paris, Bragelonne (Essais), 2008, 382 pages.



BAXTER, Jeannette
J. G. Ballard's Surrealist Imagination : Spectacular Authorship
 Aldershots, Hants & Burlington (VT), Ashgate, février 2009,
 226 pages.

BAXTER, Jeannette (ed.)
J.G. Ballard : Contemporary Critical Perspectives
 London & New York, Continuum, 2008, 192 pages.

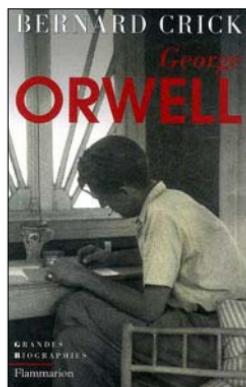
BÉGOUT, Bruce
De la décence ordinaire : Court essai sur une idée fondamentale de la pensée politique de George Orwell
 Paris, Allia, 2008, 128 pages.

BLOCH, William Goldbloom
The Unimaginable Mathematics of Borge's Library of Babel
 Oxford & New York, Oxford University Press, 2008, xx, 192
 pages.

BLOOM, Harold (ed.)
J.R.R. Tolkien's « Lord of the Rings »
 New York, Bloom's Literary Criticism, 2008, vii, 208 pages.

CARL, Lillian Stewart & John HELFERS (eds.)
The Vorkosigan Companion
 New York, Baen Books, 2009, 480 pages.
 Sur Lois McMaster Bujold.

CAVE, Terence (dir.)
Thomas More's « Utopia » in Early Modern Europe. Paratexts and Contexts
 Manchester, Manchester University Press, 2008, 296 pages.



CRICK, Bernard
George Orwell
 Paris, Flammarion (Grandes biographies), 2008, 712 pages.

DAHAN, Jacques-Rémi
Visages de Charles Nodier
 Paris, Presses Universitaires de Paris Sorbonne (Mémoire de la critique), 2008, 306 pages.

DONOVAN, Andrea Elizabeth
William Morris and the Society for the Protection of Ancient Buildings
 New York, Routledge (Literary Criticism and Cultural Theory),
 2008, vii, 170 pages.

FIAT, Christophe
Stephen King Forever
 Paris, Seuil (Déplacements), 2008, 167 pages.

FISHER, Benjamin F.
The Cambridge Introduction to Edgar Allan Poe
 Cambridge University Press (Cambridge Introductions to Literature), 2008, viii, 136 pages.

FUSCO, C. J.

Our Orwell, Right or Left: The Continued Importance of One Writer to the World of Western Politics

Newcastle, Cambridge Scholars, 2008, vi, 118 pages.

GINDRE, Philippe

Les Jardins de Klarkash-Ton

Dole, La Clef d'Argent (KhRhOn 4), 2008, 44 pages.

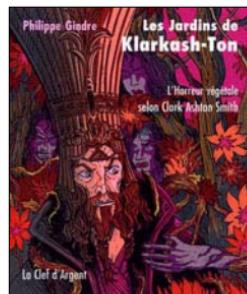
Essai sur l'œuvre de Clark Ashton Smith.

GRESH, Lois H. & Robert WEINBERG

La Science chez Stephen King

Boisbriand, Pratiko, 2008, 252 pages.

Sous-titre: *De Carrie à Cellulaire, la terrifiante vérité derrière la fiction du maître de l'horreur.*



HOPPA, Jocelyn

Isaac Asimov: Science Fiction Trailblazer

Berkeley Heights (NJ), Enslow Publishers, janvier 2009, 104 pages.

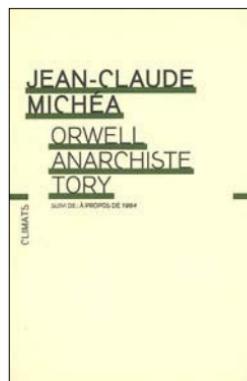
Asimov présenté aux jeunes lecteurs.

HUGHES, William

Bram Stoker – Dracula

New York, Palgrave Macmillan, 2008, 184 pages.

Dracula vu par la critique.



HUFTIER, Arnaud & Daniel COMPÈRE (dirs.)

Les Contemporains de Jules Verne, aux frontières de la légitimation littéraire

Valenciennes, Presses de l'université de Valenciennes, 2008.

HUMPHERRYS, Anne & Louis JAMES

G. W. M. Reynolds: Nineteenth-Century Fiction, Politics, and the Press

Aldershot, Hants (UK) & Burlington (VT), Ashgate, 2008, 314 pages.

KELSO, Sylvia (ed.)

Ursula K. Le Guin dans Paradoxa 21

Vachon Island (WA), 2008, 314 pages.

KLINGER, Leslie S.

The New Annotated Dracula

New York, Norton, 2008, 611 pages.

Introduction par Neil Gaiman.

KUCUKALIC, Lejla

Philip K. Dick: Canonical Writer of the Digital Age

New York, Routledge (Studies in Major Literary Authors), 2009, 128 pages.

MCLEAN, Steven (ed.)

H. G. Wells: Interdisciplinary Essays

Newcastle, Cambridge Scholars, 2008, viii, 184 pages.

MICHÉA, Jean-Claude

Orwell, anarchiste tory

Castelnau-Le-Lez, Climats, 2008, 176 pages.

Suivi de *À propos de 1984*.

MICHELET, Virginie
Le Guide du Monde magique de Narnia
 Paris, L'Archipel, 2008, 357 pages.

PIDDOCK, Charles
Ray Bradbury: Legendary Fantasy Writer
 Pleasantville (NY), Gareth Stevens Pub., janvier 2009, 112 pages.
 Pour jeunes lecteurs.

PULHAM, Patricia
Art and the Transactional Object in Vernon Lee's Supernatural Tales
 Aldershot, Ashgate, 2008, 166 pages.

ROGAK, Lisa
Haunted Life : The Life and Times of Stephen King
 New York, Thomas Dunne Books, 2009, 304 pages.

SANAHUJAS, Simon
Les NOMBREUSES vies de Conan
 Lyon, Les moutons électriques (Bibliothèque rouge 11), 2008, 380 pages.

SAUNDERS, Loraine
The Unsung Artistry of George Orwell: The Novels from Burmese Days to Nineteen Eighty-Four
 Aldershot, Ashgate, 2008, viii, 159 pages.

SCHMIDT, Jérôme & Émile NOTÉRIS (dirs.)
J. G. Ballard, hautes altitudes
 Alfortville, ERE, 2008, 224 pages.

SIMPSON, Jacqueline
Terry Pratchett & The Folklore of Discworld
 London & New York, Doubleday, 2008, 368 pages.

SZUMSKYJ, Benjamin (ed.)
American Exorcist : Critical Essays on William Peter Blatty
 Jefferson (NC), McFarland, 2008, 196 pages.

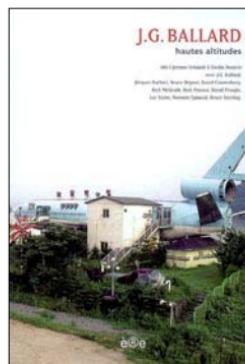
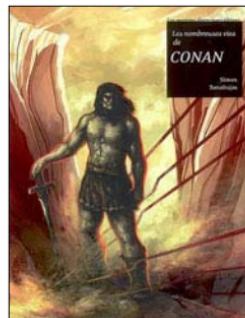
TALLANDIER, François
Un Réfractaire : Jules Barbey d'Aurevilly
 Paris, Bartillat, 2008, 128 pages.

WAGNER, Hank, et al.
Prince of Stories : The Many World of Neil Gaiman
 New York, St. Martin's Press, 2008, 560 pages.
 Préface de Terry Pratchett.

ZURFLUH, Jean
Le Regard d'Aurélia : Approches de la vie et de la personnalité de Gérard de Nerval
 Paris, L'Abondin, 2008, 115 pages.

CINÉMA & TÉLÉVISION

BALMAIN, Colette
Introduction to Japanese Horror Film
 Edinburgh, Edinburgh University Press, 2008, 232 pages.



BENTLEY, Chris

The Complete Gerry Anderson

Richmond, Surrey (UK), Reynolds & Hearn, 2008, 316 pages.

BLACK, Andy & Steve EARLES

The Dead Walk

Hereford (UK), Noir Publishing, 2008, 288 pages.

Les zombies au cinéma.

BLACKMAN, W. Haden & Brett RECTOR

The Art and Making of « Star Wars » : The Force Unleashed

New York, Welcome Books, 2008, 224 pages.

Préface de Hayden Christensen.

BLAKE, Linnie

The Wounds of Nation : Horror Cinema, Historical Trauma and National Identity

Manchester, Manchester University Press, 2008, vi, 223 pages.

BURKE, Liam

Superheroes Movies

Harpden (UK), Pocket Essentials, 2008, 160 pages.

CHION, Michel

Les Films de science-fiction

Paris, Cahiers du cinéma (Essais), 2008, 400 pages (+ 350 photos).

COLLECTIF

Lucio Fulci, le poète du macabre

Paris, Bazaar (Cinéexploitation 3), 2008, 192 pages.

GOLSING, Sharon

Stargate Atlantis : The Official Companion Season 4

London, Titan Books, 2008, 176 pages.

HARK, Ina Rae

Star Trek

London, British Film Institute (BFI TV Classics), 2008, 160 pages.

HARPER, Ben

Obsessed with « Star Wars » : Test Your Knowledge of a Galaxy Far, Far Away

San Francisco (CA), Chronicle Books, 2008, 319 pages.

HARPER, Jim

Flowers from Hell : The Modern Japanese Horror Film

Hereford (UK), Noir Publishing, 2008, 192 pages.

KAY, Glenn

Zombie Movies : The Ultimate Guide

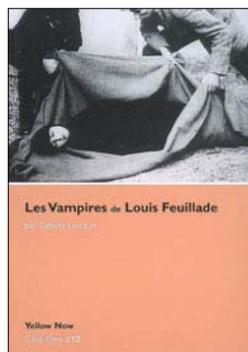
Chicago, Chicago Review Press, 2008, 352 pages.

Préface de Gordon Stuart.

LASCAULT, Gilbert

« *Les Vampires* » de Louis Feuillade

Crisnée, Yellow Now, 2008, 96 pages.



MEDIANE

Dario Argento

Assaga, Milano, Mediane Books, 2008, 147 pages.

Un livre et un CD avec les bandes sonores des films.

MEIKLE, Denis & Christopher T. KOETTING

A History of Horrors : The Rise and Fall of the House of Hammer

Lanham (MD), Scarecrow Press, 2009, 336 pages.

Nouvelle édition révisée et augmentée.

PRIEST, Christopher

The Magic : The Story of a Film

Hastings (East Sussex), Grimgrim Studio, 2008, 146 pages.

Histoire du film adapté du roman *The Prestige*, de Christopher Priest.

PIRIE, David

A New Heritage of Horror : The English Gothic Cinema

London, I. B. Tauris, 2008, xvi, 254 pages.

PRESNELL, Don

A Critical History of Television's « The Twilight Zone », 1959-1964

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 288 pages.

SCHOELL, William

Creature Features : Nature Turned Nasty in the Movies

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 204 pages.

SINCLAIR, McKay

Things of Unspeakable Horror : The History of Hammer Films

London, Aurum Press, 2008, 199 pages.

WESTWOOD, Emma

Monster Movies

Harpended (UK), Pocket Essentials, 2008, 160 pages.

WILCOX, Rhonda V. & Tanya R. COCHRAN (eds.)

Investigating « Firefly » and « Serenity » : Science Fiction on the Frontier

London & New York, I. B. Tauris, 2008, xi, 290 pages.

WINDHAM, Ryder

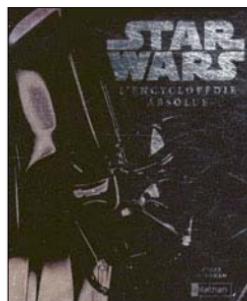
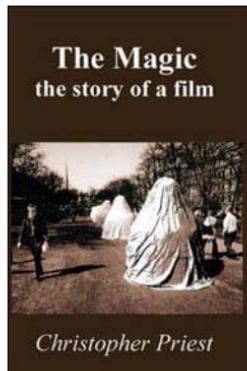
Star Wars : L'encyclopédie absolue

Paris, Nathan (Star Wars), 2008, 138 pages.

YANG, Sharon R.

The X-Files and Literature : Unweaving the Story, Unraveling the Lie to Find the Truth

Newcastle (UK), Cambridge Scholars, 2007, xxv, 378 pages.





Sci néma

par

Daniel SERNINE [DS] et Christian SAUVÉ [CS]

Le talent n'a pas d'âge

The Curious Case of Benjamin Button était annoncé depuis si longtemps que je me suis décidé à aller le voir seulement parce que le film était signé David Fincher (**Zodiac**, **The Fight Club**, **Seven**), les retards de post-production ou de distribution étant rarement de bon augure. En l'occurrence, l'attente en aura valu la peine, tant était redoutable le défi de représenter un bébé de quatre-vingts ans, un enfant de soixante-dix ans. Car telle est la curieuse histoire de Benjamin Button.

Le scénario d'Eric Roth (**Munich**, **Forrest Gump**) est librement inspiré de la nouvelle que Francis Scott Fitzgerald a publiée en 1921. À la Nouvelle-Orléans en 1918, une jeune mère meurt en couches, donnant naissance à un bébé qui, hormis la taille, a toutes les apparences d'un vieillard. Horrifié, son père, M. Button, va le déposer à la porte arrière d'une grande maison, qui s'avère être une résidence pour personnes âgées, où une jeune employée noire, Queenie, le nommera Benjamin et le recueillera en le croyant destiné à survivre quelques jours seulement.

Les premières années, cet être extraordinaire (dont l'existence n'étonne toutefois personne autour de lui) souffrira des maux de la vieillesse (arthrite, surdité, etc.) tout en manifestant l'insatiable curiosité de l'enfance. Il traversa la vie « à l'envers », son corps rajeunissant tandis qu'il fait l'apprentissage de la vie : le sexe, le travail, l'amour, la guerre... Les gens qui lui sont chers,

pour leur part, vieilliront sous ses yeux. Tilda Swinton, jouant sa première maîtresse, et Cate Blanchett, son premier amour, éventuellement son épouse, méritent autant que Brad Pitt des nominations pour les Oscars, tout autant que les responsables des maquillages.

Au soir de sa vie, Button retombera en enfance, plus littéralement que quiconque, et mourra poupon. **The Curious Case of Benjamin Button** est placé sous le signe de l'inéluctabilité : il est narré en flashbacks, à partir du (quasi-)présent où une vieille femme à l'agonie dans une chambre d'hôpital demande à sa fille de relire un journal intime qu'elle a en sa possession, celui de Button. L'hôpital se trouve à la Nouvelle-Orléans, et la



tempête qui fait rage derrière la fenêtre s'appelle Katrina... Sous le signe du temps, aussi : Benjamin est né le jour où l'on inaugurait, à la gare centrale, une horloge monumentale dont l'aiguille des secondes tournait à contresens. Elle sera remplacée quatre-vingts ans plus tard ; la dernière image du film est celle de l'eau inondant l'entrepôt où est remisée l'antique horloge.

On aurait pu espérer que Fincher et son monteur soient plus conscients du temps : avec ses 2 heures 40, le film aurait sans doute gagné à être abrégé d'une petite demi-heure.

Dernière remarque, sous forme de mise en garde : voilà un film à ne pas voir les jours de fragilité affective. [DS]

Le jour où la Terre s'endormit

On m'excusera cet emprunt au chroniqueur cinéma de l'hebdomadaire montréalais **The Hour** (si ma mémoire ne me trahit pas). Bien que je n'aie jamais compté au nombre des critiques acharnés de Keanu Reeves, j'avoue que cette fois il est difficile de se porter à sa défense, sauf en relevant que le reste du film **The Day the Earth Stood Still** [vf: **Le jour où la Terre s'arrêta**] est tout aussi navrant que le jeu de Reeves. Scénario, sous-intrigues, réalisation, effets visuels, Kathy Bates : tout s'avère d'une tiédeur lamentable.

Faut-il résumer l'histoire de ce classique de 1951, signé Robert Wise ? Dans la version contemporaine, un extraterrestre (toujours baptisé Klaatu) débarque dans un parc de New York à bord d'une sphère volante (au lieu d'une soucoupe volante à Washington). Il se présente sous forme humaine (grâce à l'ADN d'un alpiniste prélevé soixante-quinze ans plus tôt), mais un militaire lui tire dessus dès ses premiers pas hors de sa nef lumineuse. Gort, un robot géant en forme de statuette d'Oscar (mais noir) neutralise armes et tanks, pendant qu'on s'empare de l'émissaire blessé. À son chevet s'active une équipe de scientifiques hâtivement assemblée, dont Helen Benson, une exobiologiste affligée d'un fils adoptif désagréable.



Outre la couleur du jeune orphelin (afro-américain), la principale différence de la version 2008 est le message du film. Dans l'original, tourné en pleine Guerre froide, Klaatu portait l'avertissement des planètes évoluées : abandonnez vos attitudes guerrières ou nous réduirons la Terre en cendres. Dans la refaçon, c'est moins la paix que *la planète* que Klaatu veut préserver. Toutefois, sa conviction vacille (dans une succursale de McDonald !) et il s'avère prêt à laisser à l'humanité une dernière chance de changer ses habitudes de gaspillage et de pollution. Ce, sur la foi de deux ou trois scènes touchantes avec un orphelin, une femme de bonne volonté et un Prix Nobel de mathématiques.

Klaatu neutralise la vague de nano-robots que Gort avait lâchée sur la Côte Est, et se contente de repartir en « tirant la plogue » de la civilisation technologique, à l'échelle planétaire. Bref, comme dans la plupart des films (ou téléséries) étatsuniens, c'est « notre » humanité qui nous sauve aux yeux des civilisations extraterrestres prêtes à statuer sur notre sort. On suppose que les nouvelles d'Abou Ghraib, du Zimbabwe ou de Wall Street ne leur sont pas parvenues... [DS]

Fin de saison animée

En théorie, rien ne devrait différencier les long-métrages d'animation numérique des autres formes cinématographiques. En pratique, le succès commercial et artistique de **Toy Story** (Pixar, 1995) a fixé une forme qui privilégie l'action trépidante et comique, avec des héros animaux anthropomorphisés, le tout s'adressant à un public familial. Mais les choses ont évoluées depuis treize ans et Pixar n'est plus la seule référence en la matière. Percées technologiques aidant, le nombre de films d'animation numérique s'est multiplié (on en recense au moins une dizaine rien qu'en 2008) avec les conséquences que l'on peut imaginer sur les recettes jadis assurées au box-office. Si Pixar, Disney et Dreamworks (via Pacific Data Images) continuent de trôner au sommet de la pyramide, d'autres joueurs tentent de percer le marché.

Le résultat, hélas, n'est pas toujours probant. Un film comme **Igor**, au lieu de provoquer l'admiration, nous fait plutôt réaliser



qu'il existe maintenant des films d'animation numérique de série B. Ce qui est dommage ici, du moins pour les amateurs de fantastique, c'est qu'**Igor** est plus franchement un film de genre que bien des histoires où s'agitent des animaux parlants. Le film se déroule dans un univers créé de toutes pièces pour mettre en vedette des scientifiques fous rivalisant d'inventions maléfiques. Mais un « Igor » a plus d'ambition, et rêve de devenir lui-même un inventeur plutôt que de se contenter de son rôle d'assistant. À la suite de la mort soudaine de mon maître incompétent, voilà qu'il a sa chance...

Comme hommage à une tradition du cinéma SF et fantastique inaugurée par **Frankenstein**, c'est une idée ingénieuse. Mais une bonne prémissse ne suffit pas. **Igor** rate son coup avec une intrigue platement linéaire, truffée d'évidences et de blagues usées. Les personnages ne sont ni complexes ni attachants. Et c'est sans compter la laideur visuelle du film. Si le propre de l'esthétique gothique est de trouver la beauté dans le grotesque, le design visuel d'**Igor** va tout droit au grotesque sans chercher la beauté. N'est pas Tim Burton qui veut...

Les choses s'améliorent un peu avec **Madagascar : Escape 2 Africa** [vf: **Madagascar 2 : La Grande Évasion**], dans lequel on retrouve les personnages du premier film, ceux-ci s'échouant dans leur Afrique ancestrale pendant leur voyage de retour raté au zoo de New York. Cette production de Dreamworks montre bien pourquoi le studio reste bon deuxième derrière Pixar. L'humour n'est pas toujours subtil, les sentiments sont beurrés épais et on sent que l'ambition des créateurs ne dépasse pas celle



d'un film « pour jeunes » – par opposition à un film ambitieux comme **Wall-E**.

Mais une fois que l'on a compris ce qu'on va voir, **Madagascar : Escape 2 Africa** est loin d'être mauvais, réussissant même à combler quelques défaillances du premier volet tout en accentuant ses qualités. L'humour semble un peu plus vif, les émotions moins convenues, et les pingouins-ingénieurs qui avaient marqués le premier film sont de retour. Thématiquement, on s'intéresse à des questions d'identité, d'amitié et de famille. C'est parfois indulgent, parfois paresseux, souvent trop sentimental mais généralement convenable pour, effectivement, toute la famille, car les adultes rigoleront devant des négociations syndicales corsées entre pingouins et chimpanzés, ou bien un requin vraiment déterminé à poursuivre un lémur agaçant. Technique, le film offre quelques scènes époustouflantes de grande envergure.

En matière d'imaginaire, cependant, il y a bien peu à se mettre sous la dent. À strictement parler, c'est un film de fantasy, comme tout film où les personnages sont des animaux qui se comportent comme des humains, mais sans qu'on y retrouve un argument pour le relier à une tradition fantastique : c'est avant tout une comédie.

Sur ce plan, **Bolt** [vf: **Volt**] a une relation un peu plus intéressante avec les genres qui intéressent les lecteurs de **Solaris**, la science-fiction en l'occurrence. Durant les premières minutes du film, on nous demande de croire en un chien génétiquement modifié qui protège une jeune fille menacée par des vilains qui ont kidnappé son père. Une scène d'action intense illustre les pouvoirs du chien en question : endurance à toute épreuve, bonds prodigieux, intelligence exceptionnelle et aboiement supersonique. Mais attention, la supercherie est dévoilée dix minutes plus tard : Bolt s'avère être un chien ordinaire, acteur vedette d'une série télévisée où des techniciens lui font croire qu'il détient d'authentiques superpouvoirs afin d'améliorer son jeu. Quelques mésaventures plus tard, le voici échoué à New York, forcé de parcourir les États-Unis pour aller rejoindre sa jeune maîtresse hollywoodienne.

En chemin, il aura la chance de rencontrer des amis (dont un chat cynique et un hamster qui n'a raté aucun épisode de sa série) et faire l'apprentissage de son état de chien domestique. L'odyssée



donne à **Bolt** un aspect sentimental qui le rapproche des œuvres du studio Pixar. La ressemblance n'est pas accidentelle : troisième production des studios d'animation numérique Disney après **Chicken Little** et **Meet The Robinsons**, **Bolt** a bénéficié de la supervision de John Lasseter, passé de Pixar à Disney à la suite d'une entente entre les deux compagnies. L'influence de Pixar est un peu plus évidente dans **Bolt** que dans les films précédents : les interrogations du chien héros face à ses identités fictives et réelles démontrent un peu de profondeur thématique, et les scènes d'action exploitent avec imagination les possibilités de l'animation par ordinateur. Les personnages dépassent la caricature même si les sentiments sont d'une simplicité parfois agaçante.

Mais si **Bolt** est un film satisfaisant, il ne s'élève pas plus haut que ça. Contrairement aux films de Pixar, il n'a pas assez de profondeur pour donner le goût d'un second visionnement. La finale est sentimentale et convenue : on se surprend à vouloir voir un peu plus de « Bolt » comme héros d'action des premières minutes du film. Ceci dit, réussir un film « satisfaisant » ne devrait pas être pris pour acquis : **Igor** serait l'exemple d'un film qui ne réussira pas à se démarquer dans l'univers nettement plus compétitif du cinéma numérique d'aujourd'hui. L'effet de nouveauté de l'animation infographique ne peut plus assurer un succès. Le génie de Pixar a toujours été d'offrir des scénarios originaux et solides susceptibles de plaire au grand public ; jamais ne se sont-ils contentés d'intrigues prétextes à faire des films animés « par ordinateur ». C'est la démarche qu'ont dû emprunter Dreamworks

et Disney – qui s'approchent rapidement de Pixar au niveau de la qualité – et ce sera désormais la voie que devront suivre les nouveaux producteurs de l'animation numérique. [CS]

Twilight

Il ne suffit pas de constater que les genres de l'imaginaire rejoignent un public de plus en plus diversifié, il faut aussi noter la popularité grandissante d'œuvres de genre qui ne s'adressent *pas* aux amateurs avoués de ces genres. À l'instar des amateurs de « véritable » science-fiction qui grognent devant le détournement de « leur » genre dans des films tonitruants et des jeux vidéo sans profondeur, certains amateurs de fantastique froncent les sourcils en voyant les rayons des librairies envahies par un sous-genre employant les thèmes du fantastique et de l'horreur, mais dans des visées plus romantiques qu'horrifiques. C'est la *paranormal romance*, un des grands succès de l'industrie de l'édition américaine depuis une décennie.

La catégorie existe depuis un moment. Susan Krinard et Laurell K. Hamilton, pour n'en nommer que deux, en écrivent depuis le début des années 1990. Mais le genre connaît un tel essor que même la revue spécialisée **Locus** se voit forcée d'en faire une catégorie différente du fantastique ou de la fantasy traditionnelle, en dépit du fait que cette catégorie a souvent été ignorée –



ou même sciemment rejetée – par les amateurs d’imaginaire pur et dur.

Ce qui nous amène à la série *Twilight* de Stephenie Meyer, une série de romances paranormales pour adolescentes immensément populaire et pourtant pratiquement inconnue du public adulte de genre. Ou du moins était-ce le cas avant le succès monstre de l’adaptation cinématographique du premier livre de la série en novembre 2008. Et il est possible en effet que l’amateur de fantastique qui se présente en salles pour voir ce « film de vampire » risque d’être déboussolé.

L’intrigue nécessite peu d’explication. Bella, une adolescente nouvellement déménagée dans le nord-ouest des États-Unis, découvre que le garçon qui la fascine, Edward, est un vampire. Faisant connaissance avec la famille de celui-ci (tous vampires, mais des « végétariens » ayant renoncé au sang humain), elle finit par attirer l’attention d’une autre bande de vampires nettement moins sympathiques.

C’est aussi mince que cela... et le début d’un malentendu possible chez l’amateur d’imaginaire déterminé à aborder *Twilight* comme film fantastique ordinaire. La première demi-heure donne l’impression d’une production aux mains liées, contrainte par un matériau d’origine bien mince. Le film surutilise la voix *off* de Bella pour nous livrer des informations parfaitement inutiles, ne manque jamais une occasion pour souligner comment Bella est *spéciale* et s’interrompt pour permettre à Edward d’apparaître pour la première fois au ralenti. De quoi faire couiner d’extase les fanatiques du livre, et mystifier ceux pour qui c’est une première rencontre avec l’œuvre. Car en fait *Twilight* fonctionne selon des règles qui n’appartiennent pas au fantastique classique, et s’adresse à une tout autre audience.

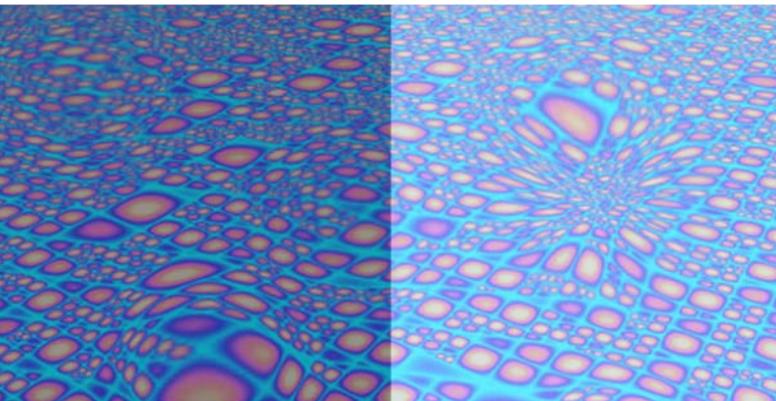
Dire que le film est fréquemment inepte, drôle, long, avec des effets spéciaux peu convaincants, une réalisation saccadée, un manque de rigueur de la mise en situation (un vampire de 100 ans se comporterait-il toujours comme ado de 17 ans ?), c’est passer à côté du sujet. C’est ignorer que l’emphase du film est sur l’héroïne et ses interrogations devant le garçon qui la fascine, qu’il s’agit d’un film conçu pour les millions d’adolescentes pour qui les romans de Meyer sont devenus une passion. L’intérêt strictement fantastique du film se limitera à quelques scènes inusitées au deuxième acte, telle une hilarante séquence où Edward amène



Bella rencontrer sa famille pour souper, et où elle se rend compte que sans leurs vœux de végétarisme, elle pourrait *être* le souper.

Mais attention. Le film demeure curieusement intéressant. Jugé selon ses propres critères, ceux de la *romance*, **Twilight** s'avère être une exploration assez fine des enjeux sentimentaux confrontant les jeunes filles à cette époque de leur vie. Meyer a su utiliser les éléments paranormaux comme révélateurs des inquiétudes de cette tranche d'âge. Dans la tornade d'émotions à entourer les premiers amours, le vampire tueur s'avère une métaphore presque trop réelle. Lorsqu'Edward renonce à prendre Bella de peur de la transformer irrémédiablement en quelque chose d'autre, texte et sous-texte s'entremêlent pour ne former qu'un et exploitent un symbolisme qui puise dans toute une tradition fantastique.

Ce n'est peut-être pas un film de fantastique qui s'adresse au lecteur de **Solaris**, mais il conserve tout de même des parcelles d'intérêt pour les non-adolescentes, ne serait qu'en permettant de se mettre au courant d'un phénomène culturel aussi important, à sa manière, qu'*Harry Potter* l'était il y a quelques années. Sans atteindre l'universalité de l'œuvre de J. K. Rowling, l'œuvre de Meyer s'inscrit dans une tendance, celle de l'imaginaire qui inonde la culture populaire, bien au-delà des frontières des amateurs purs et durs d'un genre. Parions que ça ne sera pas la dernière fois. [CS]



Prix Solaris 2009

Le Prix Solaris s'adresse aux auteurs de nouvelles canadiens qui écrivent en français, dans les domaines de la science-fiction, du fantastique et de la fantasy

Dispositions générales

Les textes doivent être inédits et avoir un maximum de 7 500 mots (45 000 signes). Ces derniers doivent être envoyés en trois exemplaires (des copies car les originaux ne seront pas rendus). Afin de préserver l'anonymat du processus de sélection, ils ne doivent pas être signés mais être identifiés sur une feuille à part portant le titre de la nouvelle ainsi que le nom et l'adresse complète de l'auteur, le tout glissé dans une enveloppe scellée. On n'accepte qu'un seul texte par auteur.

Les textes doivent parvenir à la rédaction de **Solaris**, au C.P. 85700, succ. Beauport, Québec (Québec) G1E 6Y6 et être identifiés sur l'enveloppe par la mention « **Prix Solaris** ».

La date limite pour les envois est le 20 mars 2009, le cachet de la poste faisant foi.

Le lauréat ou la lauréate recevra une bourse en argent de 1000 \$. L'œuvre primée sera publiée dans **Solaris** en 2009.

Les gagnants (première place) des prix Solaris des deux dernières années, ainsi que les membres de la direction littéraire de **Solaris**, ne sont pas admissibles.

Le jury, formé de spécialistes, sera réuni par la rédaction de **Solaris**. Il aura le droit de ne pas accorder le prix si la participation est trop faible ou si aucune œuvre ne lui paraît digne de mérite. La participation au concours signifie l'acceptation du présent règlement.

Pour tout renseignement supplémentaire ou pour obtenir des copies du règlement, contacter la rédaction.